



LES CONDITIONS SOCIO-ÉCONOMIQUES DES FEMMES DANS UNE SÉLECTION DE ROMANS FÉMINISTES AFRICAINS FRANCOPHONES

ADUH MARY ELEOJO

The Nigeria French Language Village, Ajara-Badagry.

eleojoaduh@frenchvillage.edu.ng

<https://orcid.org/0009-0006-8984-7348>

&

EYIWUMI BOLUTITO OLAYINKA

Department of European Studies, University of Ibadan

wumiolayinka@yahoo.co.uk

<https://orcid.org/0009-0009-2133-7132>

Résumé

*Dans de nombreuses communautés africaines, les femmes demeurent économiquement dépendantes des hommes, détenteurs des ressources, des biens et des opportunités. Cette réalité est renforcée par l'accès limité à l'éducation, les inégalités successorales et les rôles sociaux imposés par le patriarcat. Ces disparités apparaissent également dans la littérature féministe africaine francophone. Si plusieurs études ont abordé l'oppression féminine, peu ont proposé une analyse comparative de quatre romans francophones à la lumière du féminisme radical, notamment sur la possibilité d'une autonomie économique des femmes en société patriarcale africaine. Cette recherche comble cette lacune en étudiant comment les conditions socio-économiques des femmes et la quête d'indépendance financière façonnent identités, résistances et émancipation dans *Fureurs et cris de femmes* d'Angèle Rawiri, *Rebelle* de Fatou Keïta, *Celles qui attendent* de Fatou Diome et *La voie du salut* d'Aminata Ka-Maïga. Elle met l'accent sur la dépendance économique, l'éducation, le mariage, les attentes culturelles et les stratégies de résistance. Fondée sur le féminisme radical et appuyée sur une analyse textuelle qualitative comparative, l'étude révèle que ces œuvres montrent des femmes confrontées aux mariages forcés, aux inégalités éducatives et successorales, ainsi qu'aux rôles restrictifs. Toutefois, elles développent des stratégies de résistance : éducation, autonomie économique, solidarité et rejet des traditions oppressives. L'étude démontre que l'émancipation féminine passe par l'indépendance économique et la remise en cause du patriarcat.*

Mots-clés : Conditions socio-économiques des femmes, féminisme radical, littérature féministe africaine, indépendance économique, émancipation féminine

Introduction

Dans beaucoup de sociétés africaines, le patriarcat, les inégalités d'accès aux ressources et le manque d'éducation brident encore le quotidien des femmes. Ces conditions placent souvent les femmes dans des situations de dépendance et restreignent leur capacité à prendre des décisions



autonomes. Le mariage, les systèmes successoraux et les attentes culturelles renforcent fréquemment la vulnérabilité économique des femmes et limitent leur participation à la vie sociale et économique. Ces problèmes sociaux se traduisent en motifs littéraires récurrents, permettant aux romancières africaines de mettre en scène la lutte des femmes pour leur survie économique.

Les chercheurs ont constamment souligné le lien entre le pouvoir économique et l'oppression des femmes. Amina Mama (1995) note que « gender inequality in African societies is closely tied to material conditions and access to resources » (p.32). Cette remarque souligne à quel point l'étude de l'autonomie féminine reste indissociable de l'analyse des systèmes économiques.

De même, Olayinka, EB (2013) affirme que la fiction féministe africaine reflète « structural inequalities embedded in social and economic systems » qui façonnent l'expérience des femmes (p.41). Olayinka, EB (2013) soutient également que les récits littéraires reflètent souvent les réalités vécues par les femmes, en particulier leur lutte pour l'autonomie au sein des sociétés patriarcales. Ces points de vue soulignent l'importance d'étudier comment la littérature féministe d'Afrique francophone met en scène les conditions matérielles des femmes.

L'inégalité économique demeure un obstacle majeur à l'autonomisation des femmes. Le rapport d'ONU Femmes (2020) observe que « women continue to face limited access to economic resources and decision-making power » (p.18). De même, la Banque mondiale (2022) note que « women's limited control over resources reduces their ability to influence household and community decisions » (p.23). Ces conclusions s'alignent sur la littérature féministe d'Afrique francophone, qui met en lumière la dépendance matérielle comme stratégie de domination.

Des écrivaines africaines francophones telles qu'Angèle Rawiri, Fatou Keïta, Fatou Diome et Aminata Ka-Maïga proposent de puissantes représentations de femmes confrontées à ces réalités. Dans *Fureurs et cris de femmes* (1989), Rawiri présente Émilienne comme une femme partagée entre réussite professionnelle et attentes patriarcales. Émilienne remet en question les restrictions imposées à sa liberté : « Fallait-il pour faire plaisir à tous qu'elle perde sa liberté ? » (*Fureurs et cris de femmes*, 1989, p.39). De même, dans *Rebelle* (1998), la dépendance de Malimouna est liée au manque d'instruction, comme l'observe le narrateur : « Une femme sans instruction n'a pas de voix, elle dépend toujours de quelqu'un » (*Rebelle*, 1998, p.52). Dans *Celles qui attendent* (2010), la dépendance économique des femmes est représentée à travers l'attente des maris



migrants, comme l'écrit Diome : « La faim grignotait de l'intérieur pendant que les femmes attendaient l'argent des absents » (*Celles qui attendent*, 2010, p.67). De même, dans *La voie du salut* (1994), la dépendance féminine est mise en évidence lorsque le narrateur note : « La pauvreté maintenait les femmes dans une dépendance silencieuse » (*La voie du salut*, 1994, p.74). Ces convergences thématiques démontrent que point la condition socio-économiques des femmes demeure l'un des axes fondamentaux de la littérature féministes africains francophone. Cette préoccupation est également perceptible dans des œuvres telles qu'*Une si longue lettre* de Mariama Ba (1979), *Tu t'appelleras Tanga* de Calixthe Beyala (1988) et *Le baobab fou* de Ken Bugul (1982), où les difficultés économiques et les rapports de pouvoir liés au genre et les diverses formes de dépendance féminine occupent une place importante dans la construction des parcours féminins. Ainsi, la question de l'autonomie économique apparaît comme une problématique récurrente dans de nombreuses œuvres féministes africaines francophones. Bien que de nombreux chercheurs aient étudié l'oppression des femmes et le patriarcat dans la littérature féministe africaine, peu d'attention a été accordée à une étude comparative de ces quatre romans féministes francophones, notamment en ce qui concerne les conditions socio-économiques des femmes et la quête d'indépendance économique. Cette situation engendre une lacune scientifique, notamment concernant la représentation littéraire des luttes féminines pour l'autonomie en contexte restrictif. Cette étude vise précisément à combler ce manque en analysant les réalités socio-économiques des femmes dans *Fureurs et cris de femmes*, *Rebelle*, *Celles qui attendent* et *La voie du salut*. Il s'agit d'explorer la résistance des personnages féminins face à la dépendance matérielle, la redéfinition de leur identité, ainsi que les stratégies mises en scène par les quatre romancières dans cette quête d'indépendance. La persistance de l'inégalité économique dans la construction des expériences négatives et défavorisées des femmes dans les sociétés africaines mérite des études plus approfondies, d'autant plus que malgré l'éducation et l'entrée croissante des femmes sur le marché du travail, il a été observé que la plupart des femmes africaines demeurent reléguées à l'arrière-plan et portent souvent le visage de la pauvreté. Compte tenu de la persistance des comportements sexistes à l'égard des femmes, cette étude attire l'attention sur la nécessité d'identifier les perspectives des auteures choisies concernant les stratégies féminines de lutte contre la dépendance économique dans le but de subvertir l'oppression patriarcale. Alors que les femmes continuent de faire face à des obstacles en matière d'éducation, d'emploi et d'accès aux ressources, l'examen des représentations



littéraires de ces réalités devient nécessaire. A travers l'analyse de romans féministes francophones, cette étude éclaire la façon dont les auteures africaines dénoncent la précarité des femmes et dépeignent leur combat pour l'émancipation financière.

Théorie littéraire : Perspective féministe radicale des romans féministes francophones sélectionnés

Le féminisme radical apparaît durant la deuxième vague du mouvement féministe des années 1960 et 1970. Il s'est développé en réaction aux limites du féminisme libéral qui revendiquait principalement l'égalité juridique, l'accès à l'éducation, à l'emploi et à la participation politique. Les féministes radicales estimaient que ces réformes demeuraient insuffisantes parce qu'elles ne remettaient pas en cause les structures profondes qui produisent et perpétuent l'oppression des femmes. Le terme « radical » provient du mot latin *radix*, qui signifie « racine ». Cette approche cherche ainsi à identifier les causes fondamentales de la domination masculine plutôt qu'à traiter uniquement ses manifestations visibles. Selon les théoriciennes radicales, l'oppression des femmes est essentiellement liée au patriarcat, considéré comme un système social, culturel, économique et politique qui accorde aux hommes une position dominante dans la société. Parmi les principales représentantes du féminisme radical figurent Kate Millett, Shulamith Firestone, Andrea Dworkin, Catharine MacKinnon, Ti-Grace Atkinson et Germaine Greer. Dans *Sexual Politics* (1970), Kate Millett démontre que les rapports de pouvoir entre les sexes sont profondément enracinés dans les institutions sociales et les représentations culturelles. Shulamith Firestone, dans *The Dialectic of Sex* (1970), soutient que les structures biologiques et reproductives ont historiquement servi à justifier la subordination des femmes. D'autres théoriciennes comme Andrea Dworkin et Catharine MacKinnon ont également analysé les liens entre sexualité, violence et domination patriarcale.

Le féminisme radical a exercé une influence considérable sur la critique littéraire féministe en permettant aux chercheurs d'examiner les représentations des rapports de pouvoir entre les sexes, les mécanismes de domination patriarcale ainsi que les formes de résistance féminine présentes dans les textes littéraires.

Le choix de cette théorie dans la présente étude se justifie par la nature même du corpus retenu. Les romans *Fureurs et cris de femmes* d'Angèle Rawiri, *Rebelle* de Fatou Keïta, *Celles qui*



attendent de Fatou Diome et *La voie du salut* d'Aminata Ka-Maïga mettent en scène des femmes confrontées à diverses formes de domination patriarcale qui influencent directement leurs conditions socio-économiques. Ces œuvres abordent notamment la dépendance économique, les inégalités éducatives, les contraintes matrimoniales, les attentes culturelles et les limitations imposées à l'autonomie féminine. Le féminisme radical constitue donc un cadre théorique pertinent pour analyser la manière dont les structures patriarcales déterminent l'accès des femmes aux ressources économiques, à l'éducation, à l'emploi et à l'indépendance financière, tout en mettant en lumière les stratégies de résistance et d'émancipation développées par les personnages féminins. La théorie féministe radicale identifie constamment la dépendance économique comme l'un des principaux mécanismes par lesquels le patriarcat maintient l'oppression des femmes. Sylvia Walby (1990) soutient que les systèmes patriarcaux fonctionnent à travers des structures économiques qui limitent l'accès des femmes aux ressources et aux opportunités, renforçant ainsi leur dépendance envers les hommes. De même, Kate Millett (1970) affirme que l'inégalité économique est centrale dans le maintien de la domination masculine, puisqu'elle restreint l'autonomie des femmes et leur pouvoir décisionnel. Shulamith Firestone (1970) soutient en outre que la subordination des femmes est maintenue par un contrôle systémique des rôles productifs et reproductifs, tandis que Gerda Lerner (1986) démontre que cette marginalisation économique possède de profondes racines historiques.

Dans cette perspective, le féminisme radical met en évidence la manière dont des institutions telles que le mariage, la famille et la tradition fonctionnent comme des mécanismes de contrôle qui limitent l'accès des femmes à l'indépendance économique et renforcent leur subordination. Ces dynamiques se reflètent clairement dans la fiction féministe africaine francophone, où des auteures telles qu'Angèle Rawiri, Fatou Keïta, Fatou Diome et Aminata Ka-Maïga illustrent les diverses formes du patriarcat ; psychologique, structurel, transnational et culturel et montrent comment les femmes négocient, résistent et redéfinissent leurs identités face aux contraintes socio-économiques. La discussion suivante explore en détail ces dimensions, en mettant l'accent sur la dépendance socio-économique des femmes, les limitations patriarcales et culturelles, les stratégies de résistance, ainsi que la redéfinition de l'agentivité féminine et de l'identité.



Les contraintes socio-économiques des femmes et la dépendance économique

Les contraintes socio-économiques des femmes et leur dépendance économique constituent une préoccupation majeure dans la fiction féministe africaine francophone, notamment dans les œuvres d'Angèle Rawiri, de Fatou Keïta, de Fatou Diome et d'Aminata Ka-Maïga. La théorie féministe radicale identifie la dépendance économique comme l'un des mécanismes centraux par lesquels le patriarcat perpétue l'oppression des femmes. Sylvia Walby (1990) soutient que les systèmes patriarcaux se maintiennent à travers des structures économiques qui restreignent l'accès des femmes aux ressources, renforçant ainsi leur dépendance envers les hommes. Dans cette perspective, l'inégalité économique n'est pas accidentelle, mais structurelle, façonnant les réalités vécues des femmes dans divers environnements sociaux. Cette position théorique se manifeste dans *Fureurs et cris de femmes* (1989), où la situation d'Émilienne reflète le paradoxe d'une autonomisation partielle. Malgré sa réussite professionnelle, elle demeure psychologiquement contrainte par les attentes sociales, comme l'illustre sa question : « Fallait-il pour faire plaisir à tous qu'elle perde sa liberté ? » (*Fureurs et cris de femmes*, 1989, p.39). En ce sens, Rawiri met en lumière ce que l'on peut qualifier de patriarcat subtil, où le contrôle ne s'exerce pas par la privation matérielle, mais par l'intériorisation des normes sociales. À l'inverse, *Rebelle* (1998) présente une forme plus structurelle de l'oppression. La dépendance de Malimouna découle du manque d'instruction, comme le souligne l'énoncé suivant : « Une femme sans instruction n'a pas de voix, elle dépend toujours de quelqu'un » (*Rebelle*, 1998, p.52). Cette représentation rejoint l'analyse de Kate Millett (1970), selon laquelle le pouvoir patriarcal se maintient à travers des inégalités institutionnelles qui excluent systématiquement les femmes de l'accès au savoir et à l'autonomie économique. Keïta met ainsi en évidence un patriarcat structurel, où l'exclusion est institutionnelle plutôt que psychologique.

Fatou Diome, dans *Celles qui attendent* (2010), déplace la réflexion vers un patriarcat transnational, où la dépendance économique des femmes est façonnée par la migration et les inégalités mondiales. La représentation des femmes attendant les transferts d'argent « La faim grignotait de l'intérieur pendant que les femmes attendaient l'argent des absents » (*Celles qui attendent*, 2010, p.67) révèle comment le patriarcat dépasse le cadre local pour s'inscrire dans les systèmes économiques globaux. Cette perspective complexifie la théorie féministe radicale en



montrant que la dépendance féminine n'est pas seulement produite localement, mais également entretenue à l'échelle mondiale. De même, *La voie du salut* (1994) d'Aminata Ka-Maïga met en évidence un patriarcat culturel, où se croisent pauvreté et idéologie. L'affirmation selon laquelle « La pauvreté maintenait les femmes dans une dépendance silencieuse » (*La voie du salut*, 1994, p.74) reflète ce que Gerda Lerner (1986) décrit comme des systèmes historiquement enracinés qui normalisent la subordination des femmes. Ici, la dépendance économique n'est pas seulement matérielle, mais également idéologique, consolidée par des croyances culturelles.

Ainsi, bien que les quatre auteures abordent toutes la dépendance économique des femmes, elles le font selon des perspectives distinctes : psychologique (*Fureurs et cris de femmes*), structurelle (*Rebelle*), transnationale (*Celles qui attendent*) et culturelle (*La voie du salut*). Ces différences démontrent que le patriarcat opère à travers des mécanismes multiples et intersectionnels, confirmant ainsi son rôle de structure fondamentale dans le maintien de l'oppression des femmes.

Structures patriarcales et limitations culturelles

Les structures patriarcales et les attentes culturelles limitent considérablement la liberté économique des femmes dans les romans sélectionnés. La théorie féministe radicale conçoit ces institutions comme des mécanismes à travers lesquels la domination masculine est reproduite. Kate Millett (1970) soutient que des institutions telles que le mariage et la famille fonctionnent comme des structures politiques qui régulent les rapports de genre et maintiennent la subordination des femmes. Cela implique que les pratiques culturelles ne sont pas neutres, mais inscrites dans des systèmes de pouvoir.

Dans *Fureurs et cris de femmes*, Rawiri présente le mariage comme un espace de contrôle subtil, où les femmes sont censées supporter l'oppression, comme l'indique l'énoncé : « Une femme doit supporter son mari, quelles que soient les circonstances » (*Fureurs et cris de femmes*, 1989, p.112). Cela reflète une intériorisation psychologique du patriarcat, où la domination est normalisée plutôt qu'imposée de manière explicite. À l'inverse, *Rebelle* met en scène un système plus coercitif. L'affirmation « Le mariage d'une fille ne dépend pas d'elle, mais de sa famille » (*Rebelle*, 1998, p.41) souligne un patriarcat structurel, dans lequel l'autonomie des femmes est institutionnellement niée. Cette perspective rejoint Sylvia Walby (1990), qui identifie le foyer comme un lieu central du contrôle patriarcal. Dans *Celles qui attendent*, Diome élargit ce cadre en montrant comment la migration renforce la dépendance. L'idée selon laquelle la vie des



femmes dépend d'hommes absents révèle des dynamiques patriarcales transnationales, où les systèmes économiques prolongent la domination masculine au-delà de la présence physique.

La voie du salut, quant à elle, met l'accent sur l'idéologie culturelle, comme l'illustre la croyance : « Une femme n'avait pas besoin d'argent, seulement d'un mari » (*La voie du salut*, 1994, p.58). Cela illustre ce que Shulamith Firestone (1970) identifie comme un conditionnement systémique maintenant la subordination des femmes. Pris ensemble, ces éléments montrent que le contrôle patriarcal opère à plusieurs niveaux ; psychologique, institutionnel, transnational et idéologique ; renforçant ainsi son emprise sur la vie économique des femmes.

Résistance des femmes et stratégies

Malgré ces contraintes, les femmes dans les romans sélectionnés développent diverses stratégies de résistance, reflétant les appels du féminisme radical à démanteler les structures oppressives. Shulamith Firestone (1970) affirme que la libération exige de remettre en cause les systèmes qui maintiennent la dépendance des femmes, tandis que Kate Millett (1970) conçoit la résistance comme un acte politique contre l'autorité patriarcale. Dans *Rebelle*, la quête d'éducation de Malimouna représente une confrontation directe avec le patriarcat structurel. Sa déclaration « Je veux apprendre pour ne plus dépendre de personne » (*Rebelle*, 1998, p.63) fait de l'éducation un outil transformateur de libération.

À l'inverse, la résistance d'Émilienne dans l'œuvre de Rawiri est plus subtile. Son refus d'abandonner sa carrière reflète une négociation plutôt qu'un rejet frontal, illustrant une résistance dans la contrainte. Les personnages de Diome adoptent des stratégies collectives et adaptatives de survie, comme dans le passage où les femmes apprennent à s'organiser sans la présence masculine : « Il fallait apprendre à vivre sans eux » (*Celles qui attendent*, 2010, p.121), en cherchant d'autres moyens de subsistance au-delà de la dépendance masculine, remettant ainsi en cause la dépendance économique transnationale. Ka-Maïga présente également le travail comme voie de libération : « Le travail devenait leur seule voie de dignité » (*La voie du salut*, 1994, p.102), suggérant que la participation économique peut briser les contraintes culturelles.

Ces différences montrent que la résistance n'est pas uniforme, mais contextuelle : affirmation individuelle (*Rebelle*), autonomie négociée (*Fureurs et cris de femmes*), adaptation collective



(Celles qui attendent) et émancipation pragmatique (*La voie du salut*). Cette complexité remet en question les lectures simplistes de la résistance féministe et souligne la flexibilité de l'agentivité féminine au sein des systèmes patriarcaux.

Agentivité et identité des femmes

L'indépendance économique dans les romans sélectionnés favorise la redéfinition de l'identité féminine, en accord avec les perspectives féministes radicales sur l'émancipation. Gerda Lerner (1986) soutient que le patriarcat définit historiquement les femmes par rapport aux hommes, limitant ainsi leur autonomie. La libération implique donc une reconquête de la définition de soi.

Chez Rawiri, le désir d'autodéfinition d'Émilienne est exprimé ainsi : « Elle voulait exister par elle-même » (*Fureurs et cris de femmes*, 1989, p.150), traduisant une lutte pour l'identité individuelle dans un système restrictif. Malimouna chez Keïta incarne une transformation plus affirmée, revendiquant explicitement sa liberté de choix, représentant ainsi une rupture avec le contrôle patriarcal. Les personnages de Diome, en revanche, connaissent une transformation progressive, apprenant à vivre pour elles-mêmes dans des réalités socio-économiques évolutives. La voie du salut présente l'identité comme le produit de l'autonomisation économique, où l'indépendance entraîne une transformation personnelle et sociale.

Ainsi, bien que les quatre œuvres lient l'indépendance économique à la construction identitaire, elles diffèrent dans leur accent : autonomie individuelle (*Fureurs et cris de femmes*, *Rebelle*) versus reconfiguration progressive et collective (*Celles qui attendent*, *La voie du salut*). Cela suggère que l'émancipation des femmes n'est pas un aboutissement unique, mais un processus dynamique et contextuel.

Conclusion

Cette étude réaffirme que la dépendance économique constitue un axe central à travers lequel le patriarcat se maintient dans les récits africains francophones, tout en démontrant que ses manifestations varient selon les contextes des textes étudiés. L'analyse des œuvres d'Angèle Rawiri (*Fureurs et cris de femmes*), de Fatou Keïta (*Rebelle*), de Fatou Diome (*Celles qui attendent*) et d'Aminata Ka-Maïga (*La voie du salut*) révèle que l'oppression des femmes opère à travers des structures imbriquées ; allant des normes intériorisées à l'exclusion institutionnelle et



aux dynamiques économiques mondiales complexifiant ainsi toute lecture univoque de la domination patriarcale.

Par ailleurs, les textes soulignent que l'agentivité féminine n'est pas absente, mais négociée stratégiquement au sein de ces contraintes, prenant des formes diverses et contextuelles. Cette recherche propose ainsi une re-conceptualisation de la dépendance économique comme une construction multifacette et évolutive dans le discours féministe, plutôt que comme une condition figée. Elle introduit également un cadre comparatif centré sur les auteurs, mettant en lumière les divergences dans la représentation du patriarcat et de la résistance, contribuant ainsi à un approfondissement critique de la littérature féministe africaine et à un modèle analytique plus précis pour les études futures sur le genre et les rapports socio-économiques de pouvoir.

Bibliographie

- Ba, M. *Une si longue lettre*. Dakar : Nouvelles Editions Africaines. 1979.
- Beyala, C. *Tu t'appelleras Tanga*. Paris : Stock. 1988.
- Bugul, Ken. *Le baobab fou*. Dakar : Nouvelles Editions Africaines. 1984.
- Diome, Fatou. *Celles Qui Attendent*. Paris : Flammarion. 2010.
- Dworkin, A. *Pornography: Men Possessing Women*. New York : Perigee Books. 1981.
- Firestone, Shulamith. *The Dialectic of Sex: The Case for Feminist Revolution*. New York : William Morrow. 1970.
- Greer, G. *The Female Eunuch*. London : MacGibbon & Kee. 1970.
- Ka-Maïga, Aminata. *La Voie du Salut*. Bamako : Éditions Jamana. 1994.
- Keïta, Fatou. *Rebelle*. Abidjan : CEDA. 1998.
- Lerner, Gerda. *The Creation of Patriarchy*. New York : Oxford University Press. 1986.
- Mama, Amina. *Beyond the Masks: Race, Gender and Subjectivity*. London :Routledge. 1995.
- Millett, Kate. *Sexual Politics*. New York : Doubleday. 1970.



Olayinka, E. B. "Gender Inequality: African Feminist Fiction Reflecting Scientific Data." In Odebode, S. O. and Umukoro, M. M. (Eds.) Gender and Higher Education in Africa: Emerging Issues: Proceedings of the 1st International Interdisciplinary Conference, 12-14 March, 2013. . Ibadan : Bukshi. pp. 190-207.

Rawiri, Angèle. Fureurs et cris de femmes. Paris : L'Harmattan. 1989.

UN Women, African Union, and UNECA. Gender Equality and Women's Empowerment. Nairobi : UN Women Africa. 2020.

Walby, Sylvia. Theorizing Patriarchy. Oxford : Basil Blackwell. 1990.

World Bank. World Bank Group Gender Strategy 2024-2030: Accelerating Equality and Empowerment for All. Washington, D.C. : WorldBank. 2024.